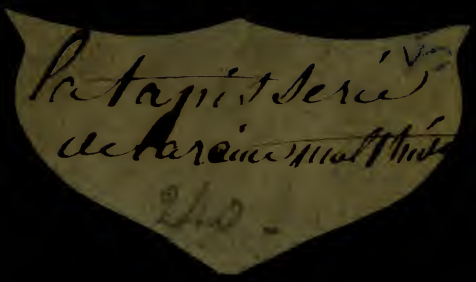
522



522

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

LA TAPISSERIE

DE LA REINE

MATHILDE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR MM. BARRÉ, RADET et DESFONTAINES.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le Samedi 23 nivôse an XII (14 *Janvier* 1804.)

à Lastrin 3 Bruxelles

an 12. 1804.

Prix, 1 franc 20 centimes.

Duq Ventôse an 12.

Eugène Adèle Antonine

Chez Mme. MASSON, Libraire-Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, No. 558, au coin de celle Saint-Honoré.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SIRE ROGER.	*Vertpré.*
PÈRE ANTOINE.	*Chapelle.*
RAYMOND.	*Frédéric.*
SIRE DEMONFORT.	*Hrpolite.*
MATHILDE.	*M. Belmont.*
GERTRUDE.	*Blosseville.*
RAGONDE.	*Bodin.*
CLAIRE.	*Minette.*
Femmes de Mathilde.	*Caroline. Varennes. Legrand.*

CHŒURS.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Daignez m'épargner, etc.*

En mil soixante six, dit-on,
La fameuse tapisserie,
Que l'on voit encor au salon,
Fut et commencée et finie.
Elle a donc plus de sept cents ans.
Puisse la même compagnie,
Pendant même espace de tems,
Voir tous nos acteurs bien portans,
Représenter cette copie.

Il n'y a d'Edition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Editeur. Elle poursuivra les contrefacteurs, conformément à la loi.

LA TAPISSERIE
DE LA REINE
MATHILDE.

Au lever du rideau, on voit Mathilde entourée de ses femmes, occupées à broder; une partie de la tapisserie est tendue autour du théâtre. Le vieux Roger est assis dans un fauteuil.

SCÈNE PREMIERE.

MATHILDE, ROGER, GERTRUDE, RAGONDE, CLAIRE, FEMMES.

MATHILDE.

Air : *Ah! tour-à-tour.*

AH ! que d'exploits.
Doivent tracer, à la fois,
Nos doigts !
De Guillaume, à jamais,
A jamais,
Retraçons les hauts faits.

ROGER.

Oui, redoublez et d'ardeur et de zèle,
Occuppez-vous du plus grand des héros.
Quand loin de nous la victoire l'appelle,
De ses combats exquissez les tableaux.
Dans sa celébrité
Je vois l'heureux présage
De l'immortalité
De votre Ouvrage.

CHŒUR.

Ah ! que d'exploits, etc.

ROGER.

Sur votre toile, on voit l'Anglais perfide
A notre duc, jurant fidelité.
Puis, de pouvoir et de richesse avide,
Traitreusement manquer de loyauté.
On voit ses partisans,
Lui donner la couronne,
Puis, on les voit tremblans
Près de son trône.

CHŒUR.

Ah ! que d'exploits, etc.

ROGER.

Air : *Sortez.*

Plus loin on voit, par l'ordre de Guillaume,
Tous nos chantiers se remplir de vaisseaux.
Pour attaquer le traître en son royaume,
Tous nos soldats voulant braver les flots.
Guillaume conduira
Leur troupe réunie,
Guillaume punira
La Félonie.

CHŒUR.

Ah ! que d'exploits, etc.

ROGER.

Eh moi, quand je devrais marcher à coté de mon cousin, la vieillesse et mes infirmités m'enchaînent sur ce maudit fauteuil.

MATHILDE.

Aussi, mon oncle, sommes-nous venues nous établir chez vous pour vous tenir compagnie.

ROGER.

Vous avez très-bien fait, ma nièce: d'ailleurs mon château, près de S. Vallery, vous rapproche de la mer et vous met plus à portée d'avoir des nouvelles de votre mari: quant à moi, puisque j'ai le malheur de ne pouvoir plus me battre, je ne sçaurais mieux faire que de m'entourer de jolies femmes.

CLAIRE.

Belle Mathilde, comment trouvez-vous mon cheval?

MATHILDE.

Très-bien.

GERTRUDE.

Moi, je suis fort contente de mon bateau.

ROGER.

Eh bien, nous avons reçu hier la nouvelle de l'embarquement de Guillaume..... Où en êtes vous ?

MATHILDE.

Air : *Du vaudeville de Florian.*

Nous ne sommes pas au courant,
Et nous travaillons sans relâche :
Mais tous les jours le conquérant,
Nous donne une nouvelle tâche.

ROGER.

Si vous croyez suivre ses pas,
Votre attente sera trompée,
Car votre aiguille n'ira pas
Aussi vîte que son épée.

MATHILDE.

Même air.

Ah ! depuis son embarquement,
Combien ici je suis à plaindre :
Sur le redoutable élément,
Que de dangers je vois à craindre !

ROGER.

Pour lui, de la mer en fureur
Ne craignez point la perfidie,
Il a, de plus que sa valeur,
Et son étoile et son génie.

GERTRUDE.

Voilà le petit Raymond.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, RAYMOND.

RAYMOND.

LE père Antoine demande à quelle heure madame veut se rendre à la chapelle.

MATHILDE.

Est-il arrivé ?

RAYMOND.

Pas encore, mais il est en chemin : nous sommes partis ensemble de l'hermitage, et il m'a envoyé devant, pour prendre les ordres de madame.

MATHILDE.

Eh bien, dès qu'il sera ici, que la cloche nous avertisse.

ROGER.

Bon jour, mon petit Raymond, toujours bien éveillé.

RAYMOND.

Je dors le moins que je peux.

MATHILDE, *à Gertrude.*

Je ne vois jamais cet enfant sans éprouver une sorte d'émotion.

CLAIRE, *à Raymond.*

Vous regardez mon ouvrage, Raymond, comment le trouvez-vous ?

RAYMOND.

Je ne m'y connais pas, mademoiselle, mais ce que vous faites est toujours très-bien.

GERTRUDE, *à part.*

Comme il la regarde !

RAGONDE.

Et moi... monsieur... que dites-vous de mon guerrier ?

RAYMOND.

Ah !... ah !...

RAGONDE.

Vous n'en êtes pas content ?

RAYMOND.

Non, dame Ragonde, je n'aime pas votre guerrier.

ROGER.

Et pourquoi cela, mon ami ?

RAYMOND.

Sa figure ne dit rien, ses yeux n'ont pas de feu, il n'a pas cette ardeur...

ROGER.

Que tu aurais à sa place ?

RAYMOND.

Ah ! si j'étais à sa place.

(*Il s'apperçoit que Mathilde le regarde.*)

MATHILDE.

Eh bien !

RAYMOND.

Je vais remplir les ordres de madame. (*Il sort.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* RAYMOND.

ROGER.

Ou je me trompe, ou ce petit gaillard n'a guère de disposition à l'état ecclésiastique.

GERTRUDE.

Il n'en a pas du-tout.

RAGONDE.

Il y a long-tems que je le dis.

MATHILDE.

C'est un enfant vraiment extraordinaire.

RAGONDE.

C'est un petit démon.

GERTRUDE.

Il est bien malin.

RAGONDE.

Il aurait grand besoin d'être morigéné.

CLAIRE.

Vous le grondez toujours, dame Ragonde.

RAGONDE.

Air : *Du vaudevile de Oui et Non.*

Il ne suit que sa volonté
Il blâme, il approuve, il raisonne.

CLAIRE.

Il a de la docilité,
Et j'en ai des preuves, ma bonne.

GERTRUDE.

Vif et gai, toujours il se plaît
A nous faire quelque malice.

CLARE.

Doux et bon, toujours il est prêt
A nous rendre quelque service.

MATHILDE.

Petite cousine, on ne vous demande pas cela.

(*Ici la cloche sonne, toutes se lèvent et se tiennent au fond du théâtre, excepté Gertrude et Ragonde.*)

MATHILDE, *à Roger, sans être entendue des femmes.*

Avant que nous nous rendions à la chapelle, dites-moi, mon oncle ; nous venons de parler du petit Raymond.... le père Antoine ne vous a-t-il jamais rien appris du sort de cet enfant ?

ROGER.

Non. Je sais seulement que c'est un orphelin qu'il élève à sa manière.

MATHILDE.

De qui le tient-il ?

ROGER.

Ma foi ! je n'en sais rien, mais si vous avez bien envie de le savoir, l'hermite vous le dira.

MATHILDE.

Je l'ai déjà interrogé.

ROGER.

Eh bien !

MATHILDE.

Voici toute sa réponse..... Le petit Raymond m'a été remis à l'âge de cinq ans, et comme sa destinée doit être inconnue, je ne dois pas la connaître.

GERTRUDE.

Voilà précisément ce qu'il m'a répondu.

RAGONDE.

Ce qu'il répond à tout le monde.

MATHILDE.

C'est singulier !

ROGER.

Oui, mais, que nous importe ?

MATHILDE.

Cet enfant m'intéresse, je trouve dans ses traits, dans son regard, dans le son de sa voix, dans toutes ses manières..... des rapports singuliers.....

ROGER.

Avec qui ?

MATHILDE.

Il faut absolument que je sache quels sont ses parens.

ROGER.

Si l'on interrogeait le petit?... peut-être, trouverait-on, dans ses réponses...

MATHILDE.

C'est possible.

ROGER.

Faites-le remplacer à la chapelle par un de vos pages, et envoyez-le moi... Je le ferai jazer.

MATHILDE.

Soit. (*à ses femmes.*) Allons, mes jeunes amies.

Air : *Charmante Gabrielle.*

Même esprit nous rassemble,
Dans ce jour solemnel,
Allons offrir ensemble,
Nos vœux à l'éternel,
Fiers souverains du monde,
Songez-y bien;
Si Dieu ne vous seconde
Vous n'êtes rien.

ROGER.

Je ne saurais vous suivre; mais, ma nièce, je vous en prie, que trois coups de cloche m'annoncent le moment de l'oraison, pour le succès de nos armes.

Même air.

De m'avertir, ma chère,
Qu'on ait l'attention,
Je veux à la prière
M'unir d'intention.

CHŒUR.

Fiers souverains, etc.

(*Mathilde sort avec ses femmes.*)

SCENE IV.

ROGER, *seul.*

Les remarques de Mathilde sur l'élève de l'hermite, me font naître des idées... et me voilà presque aussi curieux qu'une femme... mais c'est que vraiment...

Air : *De la Ronde d'Anacréon.*

Il est avancé pour son âge,
Ce petit drôle de Raymond,
Par son esprit, par son courage,
A chaque instant, il me confond.
J'ai regret que ce père Antoine
Lui fasse embrasser son état,
Il n'en fera qu'un mauvais moine,
J'en aurais fait un bon soldat.

Le voici.

SCÈNE V.

ROGER, RAYMOND.

RAYMOND.

MONSEIGNEUR, on dit que vous me demandez.

ROGER.

Cela te contrarie, peut-être, de laisser-là le père Antoine.

RAYMOND.

Pas du tout, monseigneur, il se passera bien de moi, avec ça, que je ne puis plus chanter : ils disent que ma voix mue....

ROGER.

Elle reviendra ta voix... Tu mènes une vie bien tranquille à l'hermitage.

RAYMOND.

Que trop tranquille.

ROGER.

Est-ce que cela t'ennuie ?

RAYMOND.

Beaucoup.

ROGER.

Tu n'ès pas toujours avec l'hermite : tu t'échapes quelquefois, et tu viens rôder autour du château.

RAYMOND.

Oh ! je vois bien pourquoi vous me dites ça, c'est qu'on vous a conté l'aventure de votre cheval.

ROGER.

L'aventure de mon cheval !

RAYMOND.

Que j'ai trouvé l'autre jour dans la prairie, et que j'ai monté.

ROGER.

Tu as monté mon bucéphal ! Mon vieux cheval de bataille !

RAYMOND.

Oui, monseigneur, et je l'ai fait joliment galoper; Il ne m'a jetté à bas que deux fois.

ROGER.

Et tu ne t'ès pas fait de mal ?

RAYMOND.

Ah ! bien oui.

ROGER.

C'est un petit diable !... regarde-moi donc... Là, en

face... (*à part.*) Mathilde à raison, il y a vraiment une certaine ressemblance. (*à Raymond.*) Quel âge as-tu ?

RAYMOND.

Bientôt treize ans, monseigneur.

ROGER.

Le père Antoine est-il ton parent ?

RAYMOND.

Il dit que non.

ROGER.

Et ton père, ta mère, où sont-ils ?

RAYMOND.

Je n'en sais rien.

ROGER.

Tu ne les as jamais vus ?

RAYMOND.

Jamais.

ROGER.

Avant d'être à l'hermitage, où étais-tu ?

RAYMOND.

Je ne m'en souviens pas.

ROGER, *à part.*

Il est bien clair que l'enfant ne sait rien sur sa naissance. (*haut à Raymond qui a pris l'epée de Roger, qui pendait à son fauteuil.*) Eh bien, que fais-tu donc là ?

RAYMOND.

Que c'est beau une épée !

ROGER.

C'est plus lourd qu'un cierge.

RAYMOND.

Ah ! si j'étais assez grand, et qu'on voulut me recevoir soldat.

ROGER.

Soldat !

RAYMOND.

Pour aller à la bataille.

ROGER.

A la bataille !... Il me rappelle le petit orphelin de la forêt.

RAYMOND.

Quest-ce que c'est que le petit orphelin de la forêt, monseigneur ?

ROGER.

C'est une vieille histoire qu'il faut que je te conte. Viens t'asseoir là. (*lui montrant un tabouret sur lequel sa jambe est posée.*)

RAYMOND, *s'asseyant.*

M'y voilà, monseigneur.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

ROGER, *à part.*

Voyons un peu, comment il m'écoutera.

Air : *Pucelle avec un cœur franc.*

Jadis, un bucheron trouva,
Un petit enfant qu'il sauva,
De la mort il le préserva,
Et comme son fils l'éleva.
Il annonça, cet enfant sans parens,
Bouillant courage, et nobles sentimens,
N'ayant encor que dix ans.

RAYMOND.

Que dix ans !

ROGER.

Que dix ans.

Un jour, par un loup pourchassé,
Le bucheron fut terrassé,
La hache en main, et d'un seul coup,
Le brave enfant tua le loup.
Le roi survient qui chassait à l'entour,
Voit ce beau trait, et dans le même jour,
Conduit l'enfant à sa cour.

RAYMOND.

A sa cour !

ROGER.

A sa cour.

RAYMOND.

A la cour du roi !

ROGER.

A mesure qu'il grandissait,
L'orphelin en valeur croissait,
Aussi, du roi les ennemis
Par son bras furent tous soumis.
Du roi bientôt, il fut le favori,
Puis, de sa fille, uniquement chéri,
Un jour, il fut son mari.

RAYMOND.

Son mari !

ROGER.

Son mari.

RAYMOND.

Vive Dieu ! voilà un orphelin bienheureux.

ROGER.

Il méritait de l'être, quand on a bien servi son pays....

RAYMOND.

Ah ! monseigneur, si vous pouviez me tirer de mon hermitage, et m'envoyer à l'armée, je suis sûr que je ferais parler de moi, et que sous les yeux de Guillaume...

(*ici, la cloche sonne trois coups.*)

ROGER.

Paix..... c'est l'instant de la prière pour un heureux débarquement : à genoux, petit garçon.

RAYMOND.

Pour un heureux débarquement ! m'y voilà. (*il se met à genoux, et lève ses mains vers le ciel.*)

ROGER.

Air : *Nouveau de Wich.*

Du héros, et de nos soldats,
Daigne, ô mon dieu, guider les armes !
Vois et dissipe nos allarmes ;
Suis nos guerriers dans les combats :
Qu'à leurs projets rien ne s'oppose,
A ta puissance ils ont recours :
Tu dois aujourd'hui ton secours
A la justice de leur cause.

SCENE VI.

LES MÊMES, MATHILDE. GERTRUDE, RAGONDE, L'HERMITE.

MATHILDE.

Air : *Ah! cessez, cessez mon père.*

Ah ! par sa toute-puissance,
Le ciel bannit nos frayeurs,
Il nous rend à l'espérance
Et le calme est dans nos cœurs.

L'HERMITE.

Oui, j'ose vous le prédire,
Il répond à ma ferveur.
L'esprit du seigneur m'inspire,
Le héros sera vainqueur.

(*Les femmes de Mathilde se tiennent à l'écart, ainsi que Raymond qui se retire en voyant entrer Mathilde.*)

CHŒUR.

Ah ! par sa toute-puissance, etc.

MATHILDE, *à Roger.*

Eh ! bien, que vous a dit l'enfant ?

ROGER.

Rien, et sûrement il ne sait rien, mais je suis de votre avis pour la ressemblance.

MATHILDE.

Père Antoine ?

L'HERMITE, *s'approchant.*

Madame.

MATHILDE.

J'ai les plus fortes raisons pour savoir quel est cet enfant, et j'espère que vous allez me l'apprendre.

L'HERMITE.

Madame, le petit Raymond m'a été remis à l'âge de cinq ans, et comme sa destinée doit être inconnue, je ne dois pas la connaître.

MATHILDE.

C'est-là votre réponse banale, mais il m'en faut une autre, et je me flatte que vous la ferez à mon oncle à qui vous devez obéissance et soumission.

ROGER.

Oui, père Antoine, il faut parler clairement, je vous l'ordonne.

L'HERMITE.

Je sais que je suis l'humble vassal de monseigneur Roger de Beaumont dont la naissance, les haut-faits...

ROGER.

Laisse-là mon panégirique, et répons clairement.

L'HERMITE.

Oui, monseigneur... Le petit Raymond m'a été remis à l'âge de cinq ans...

ROGER.

Encore !...

L'HERMITE.

Et comme sa destinée doit être inconnue...

ROGER.

Tu ne veux donc pas répondre autrement ?..

L'HERMITE. *montrant le ciel.*

Celui à qui j'ai promis silence et discrétion a plus d'autorité sur moi, que monseigneur et ma souveraine.

ROGER.

Ma nièce, puisque l'hermite a juré de ne rien dire, nous ne saurons rien, et dans le fond, je ne puis le blâmer.

MATHILDE.

Comment faire !

GERTRUDE

Si Raymond était dans le secret, et qu'à l'exemple de l'hermite, il eût promis....

RAGONDE.

Cela se pourrait bien.

ROGER.

Oh ! non, il m'a paru tout-à-fait ignorer son sort.

GERTRUDE.

En tout cas, s'il en était instruit, il y aurait un moyen de le savoir.

MATHILDE.

Lequel ?

GERTRUDE.

En le faisant questioner par Claire.

RAGONDE.

Par Claire ?

GERTRUDE.

Oui, dame Ragonde, elle a beaucoup de pouvoir sur lui et je soupçone même qu'elle ne le voit pas avec indifférence.

RAGONDE.

Dame Gertrude, prenez garde.

MATHILDE.

Laissons cela, et reprenons notre ouvrage.

GERTRUDE.

Quelqu'un vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN PAGE.

LE PAGE.

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

LE cœur plein d'allégresse ;
Des députés de Rouen,
Viennent à leur duchesse
Faire leur compliment.

ROGER.

Il nous faut recevoir
Leur visite opportune.
A tous, on est bien sûr de voir
Même désir et même espoir,
Quand la cause est commune.

Qu'on me porte à la sale d'audience.

(*On emporte Roger sur son siège.*)

CHŒUR, *en s'en allant.*

A tous, on est bien sûr de voir, etc.

SCÈNE VIII.

L'HERMITE, RAYMOND.

RAYMOND.

PERE Antoine, on va nous apporter à déjeûner.

L'HERMITE.

Oui, mon garçon... tant mieux. Ah ça ! tu ès resté à cau-

ser avec monseigneur ; qu'est-ce qu'il te voulait, monseigneur ?

RAYMOND.

Il voulait savoir qui je suis.

L'HERMITE.

Tu ne lui as pas dit ?

RAYMOND.

Qu'est-ce que j'aurais pu lui dire ? vous n'avez jamais voulu m'apprendre qui sont mes parens.

L'HERMITE.

Mon enfant, tu m'as été remis à l'âge....

RAYMOND.

Ah ! vous m'impatientez.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉD. RAGONDE, UN PAGE, *portant le déjeûner.*

RAGONDE.

Air : *Vaudeville de la fille en loterie.*

CE déjeûner plaira, je croi,
Au bon hermite que l'on aime.

L'HERMITE.

Votre complaisance pour moi,
Ne cesse pas d'être la même.

RAGONDE.

C'est avec plaisir, qu'en ces lieux,
A ces petits soins je me livre.
On doit bien faire vivre ceux
Qui nous apprennent à bien vivre.

L'HERMITE.

Dame Ragonde n'a pas besoin de mes conseils, son expérience, sa vertu, la régularité de sa conduite...

RAYMOND.

Voilà un joli déjeûner, c'est dommage que mademoiselle Claire ne soit pas ici.

L'HERMITE.

La jolie petite cousine ?

RAYMOND.

Nous causerions nous deux.

RAGONDE.

Voilà précisément ce que je ne souffrirais pas.

RAYMOND.

Est-ce qu'il y a du mal à causer ?

RAGONDE.

Il y a du mal à faire ce qui nous est défendu.

RAYMOND.

Comme vous êtes sévère !

RAGONDE.

Je suis ce que je dois être... Je fais mon devoir ; faites le vôtre, petit garçon, et ne perdez pas de vue, l'état auquel vous avez le bonheur d'être appelé.

RAYMOND.

Oui, le bonheur d'être hermite !

L'HERMITE.

C'en est un, mon enfant, et plus grand qu'on ne pense.

RAGONDE, *à Raymond.*

Voyez la considération dont jouit le père Antoine ; partout recherché, accueilli, caressé...

L'HERMITE.

C'est vrai, tout le monde m'aime.

RAGONDE.

Et vous honore, mon père.

L'HERMITE.

Je n'ai qu'une cabane, je suis pauvre, mais la providence est là, et je n'ai pas la moindre inquiétude. (*Ils se lèvent de table.*) Chaque matin, je suis frais et dispos, je me lève avec le jour, et ma bezace sur l'épaule, mon chapelet à ma ceinture, ma petite sonnette à la main, je commence gaiment ma tournée.

Air : *Hermite, bon Hermite.*

Quand je vais à la quête,
Sur mon chemin, je voi
Les gens, d'un air honnête,
S'incliner devant moi ;
Par fois, dans le bocage,
Je rencontre un chasseur,
Déjeûnant sous l'ombrage,
Qui me dit de bon cœur :
Hermite, bon hermite,
Quoi ! vous passez ainsi ?
Hermite, bon hermite,
Venez bien vîte,
Déjeûnez ici.

RAGONDE et RAYMOND.

Hermite, bon hermite, etc.

L'HERMITE.

Ma quête m tourmente,
Quand viennent les grands froids ;
Il gèle, il neige, il vente ;
Je souffle dans mes doigts,
Je vois un toit qui fume,
J'y suis en un moment,
Et selon la coutume,
On me dit poliment :

Hermite, bon hermite,
Vous paraissez transi,
Hermite, bon hermite,
Approchez vîte,
Chauffez-vous ici.

RAGONDE et RAYMOND.

Hermite bon hermite, etc.

L'HERMITE.

Loin de mon hermitage,
Au moment de la nuit,
Survient-il un orage ?
Je découvre un réduit ;
J'en approche, je tousse,
Sans me voir, on m'entend ;
Et puis, une voix douce,
Me dit au même instant :
Hermite, bon hermite,
Vous êtes en souci,
Hermite, bon hermite,
Entrez bien vîte,
Et couchez ici.

RAGONDE et RAYMOND.

Hermite, bon hermite, etc.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GERTRUDE.

GERTRUDE.

AH ! mes amis....

L'HERMITE.

Qu'est-il donc arrivé, dame Gertrude ?

GERTRUDE.

Je viens vous annoncer quelque chose qui vous fera plaisir.

RAGONDE.

Des nouvelles de l'armée ?

RAYMOND.

Une victoire ?

GERTRUDE.

Il s'agit des députés de la ville de Rouen, qui viennent d'annoncer à Mathilde, qu'on y a remarqué, ces jours-ci, un phénomène des plus extraordinaires, et du plus heureux présage.

L'HERMITE et RAGONDE.

Un phénomène !

RAYMOND.

Qu'est-ce que c'est que ça, dame Ragonde ?

GERTRUDE.

Ecoutez.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Un globe de feu, dans la nuit,
Tout-à-coup, éclairant la terre,
On l'observe, on le voit qui fuit,
Se dirigeant sur l'Angleterre.
Or, voici ce que les savans,
Sur ce fait, viennent de répondre.
De ce globe les feux brillans,
A nos soldats impatiens,
Indiquent la route de Londres.

RAGONDE.

Bon! le météore sera sur la tapisserie.

L'HERMITE.

Le ciel nous sera favorable.

RAGONDE.

Quelle joie pour Mathilde!

GERTRUDE.

Allons la partager avec elle.

RAGONDE.

Air : *L'homme pour vous défendre.*

Pour la belle duchesse,
Ah! quel moment heureux!
L'objet qui l'intéresse,
Est protégé des cieux.

GERTRUDE.

Douceur, grâce, bonté,
Courage et loyauté;
Le nœud qui les rassemble,
En eux, unit ensemble
Et valeur et beauté.
Cet augure prospère,
Nous promet des succès.
Oui, désormais, j'espère
La victoire et la paix.

TOUS.

Cet augure prospère, etc.

(*Les deux femmes sortent.*)

L'HERMITE.

Mon ami, je vais demander les ordres de Mathilde, je viendrai te prendre ici.... attends-moi. (*Il sort.*)

RAYMOND.

Oui, mon père.

SCENE XI.

RAYMOND, *seul.*

JE mangerai bien encore un morceau de gâteau.... Oui... (*Il prend un morceau de gâteau, et regarde la tapisserie.*)

Que d'ouvrage, il y a là dedans!... que de figures! des soldats, des matelots, des ouvriers..... En voilà un qui est drôle, sur son cheval, l'oiseau sur le poing; les chiens qui courent devant..... et l'autre, avec son cor..... Tron, tron, tron..... C'est bien fait, tout ça..... ça pourait être mieux..... C'est égal, j'ai dans l'idée que ça durera longtems.

SCÈNE XII.

RAYMOND, CLAIRE.

CLAIRE, *appercevant Raymond seul, et un peu honteuse.*

AH!... je croyais trouver ici dame Ragonde.

RAYMOND.

Non, mademoiselle, mais elle va revenir, et si vous voulez l'attendre, moi, j'attends le père Antoine, nous attendrons ensemble.

CLAIRE.

Puisque vous m'assurez qu'elle va revenir....

RAYMOND.

Ne faut-il pas qu'elle vienne vous sermoner.... Elle m'a déjà grondé, moi.

CLAIRE.

Pourquoi donc?

RAYMOND.

Parce que je ne veux pas être hermite.

CLAIRE.

Ah! vous ne voulez pas être hermite!

RAYMOND.

Non, surement. (*montrant la tapisserie.*) Quand je vois ça...

CLAIRE.

Comment? quand vous voyez ça...

RAAMOND.

Tous les guerriers qui sont représentés là-dessus...

CLAIRE.

Eh bien?

RAAMOND.

Si j'étais à l'armée, je me distinguerais, je ferais une belle action, et vous la broderiez..

CLAIRE.

Oh! oui, bien volontiers.

RAAMOND.

Avec ma ressemblance?

CLAIRE.

Certainement.

RAYMOND.

Serais-je bien difficile?

CLAIRE.

Je ne sais ; mais...

Air : *Pourriez-vous bien douter encore.*

S'il me fallait, par aventure,
Travailler à votre portrait;
Je crois que, de votre figure,
Je pourrais saisir chaque trait.
Puis, ajoutant à mon esquisse,
Avec un regard assez doux...
Certain petit air de malice...
Je crois que ce serait bien vous.

RAYMOND.

Si j'ai de la malice, ce n'est surement pas auprès de vous, et si j'étais né votre égal, je sais bien ce que je ferais...

CLAIRE.

Que feriez-vous ?

RAYMOND.

Je vous aimerais bien.

CLAIRE.

Vous ne m'aimez donc pas ?

RAYMOND.

Je vous respecte: vous êtes la cousine de ma souveraine, vous serez un jour une grande dame, vous épouserez un prince... et moi, je ne sais ni qui je suis, ni ce que je deviendrai.

CLAIRE.

Ah! je desire bien que vous soyez heureux.

RAYMOND.

Mais, on ne sait pas qui peut arriver; le petit orphelin de la forêt a bien épousé la fille d'un roi.

CLAIRE.

Le petit orphelin...

RAYMOND.

C'est une histoire que monseigneur m'a contée ce matin, et qui m'a bien fait plaisir ; aussi, dès que j'aurai quinze ans, j'irai trouver Guillaume.

CLAIRE.

Le duc?

RAYMOND.

Je le connais. (*Montrant son sein.*) J'ai là quelque chose....

CLAIRE.

Quoi donc?

RAYMOND

Un présent qu'il m'a fait.

CLAIRE.

Qu'est-ce que c'est que ce présent ?

RAYMOND.

Je ne peux pas vous le dire.

CLAIRE.

Air : *Du vaudeville du Printems.*

Ainsi vous m'en faites mystere ?

RAYMOND.

Oui.

CLAIRE.

Et vous le cachez avec soin.

RAYMOND.

Je le dois.

CLAIRE.

Bien ! longtems faudra-t-il vous taire ?

RAYMOND.

Jusqu'à quinze ans.

CLAIRE.

Quinze ans !... ah ! vous en êtes loin !

RAYMOND.

Que trop.

CLAIRE.

Moi, je ne suis pas curieuse,
Et j'aime à vous trouver discret,
Mais, je me croirais bienheureuse
D'avoir votre premier secret.

(*A la fin du couplet, Mathilde paraît.*)

RAYMOND.

Mon premier secret !... prenez garde de me le demander une seconde fois. Je n'y résisterais pas.

CLAIRE.

En ce cas, je vais le savoir, car je vous le redemande, et plutôt deux fois qu'une.

RAYMOND.

Eh ! bien. Il s'agit d'un portrait qui ne doit jamais me quitter, et que je porte sur mon cœur.

(*Il apperçoit Mathilde.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, MATHILDE, GERTRUDE, RAGONDE.

(*Les deux dernières restent au fond.*)

MATHILDE.

QUEST-CE que c'est que ce portrait ?

RAYMOND.

Madame....

MATHILDE

Voyons....

RAYMOND.

Il m'est défendu....

MATHILDE.

Par qui?

RAYMOND.

Par Guillaume, lui-même.

MATHILDE.

Guillaume!... vous l'avez-vu ?....

RAYMOND.

Oui, madame.

MATHILDE.

Dans quel endroit, et dans quel tems?

RAYMOND.

Dernièrement, quand il passa par ce château pour se rendre à Saint-Valery, le duc vint à l'hermitage ; il me prit dans ses bras, me regarda beaucoup, me fit bien des caresses, et me donna un portrait, en me recommandant de ne le faire voir à personne, et de le lui rapporter dès que j'aurais atteint ma quinzième année.

MATHILDE.

Un portrait!... le sien?

RAYMOND.

C'est celui d'une dame.

MATHILDE.

D'une dame!... et mon époux vous a défendu de le montrer?

RAYMOND.

A qui que se soit.

MATHILDE.

Mais, si je vous ordonnais moi?

RAYMOND.

Madame, vous êtes ma souveraine, et sûremeut la défense ne saurait vous regarder. Le voilà.

MATHILDE, *à part.*

Ciel... Irène!... la malheureuse Irène, l'objet des amours secrètes de Guillaume! on assure qu'en mourant, elle lui a laissé un fils.... (*examinant le portrait.*) C'est Raymond.

Air : *Adam rêve et soupire.*

Enfin de sa naissance,
Le mystère est éclairci.
Ici,
Par cette ressemblance,
Plus de doutes aujourd'hui,
Sur lui.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, ET L'HERMITE, *au fond du théâtre.*

MATHILDE, *à Raymond, en le caressant.*

Ah ! combien ton sort m'intéresse !
Mon cœur va s'occuper de toi,
Je prendrai soin de ta jeunesse,
Aimable enfant, compte sur moi.
(*A part.*) Oh ! oui de sa naissance, etc.

L'HERMITE, CLAIRE, GERTRUDE et RAGONDE, *ensemble.*

Que faut-il que je pense,
Pourquoi l'embrasser ainsi,
Ici ?
De tant de bienveillance,
Que présumer aujourd'hui,
Pour lui ?

MATHILDE, *appercevant l'hermite.*

Père Antoine, vous connaissez ce portrait.

L'HERMITE.

Madame, vous savez tout, vous avez pénétré le mystère qu'il m'était impossible de vous révéler ; mais vous ne devez pas en concevoir de chagrin. Guillaume alors, n'avait pas le bonheur de vous connaître, et la trop sensible Irène n'existe plus.

MATHILDE.

Voilà donc le fils de Guillaume !

CLAIRE, GERTRUDE, RAGONDE.

Est-il possible !

RAYMOND.

Moi, fils d'un héros !... et je ne suis pas à l'armée.

TOUS *reprennent le cœur plus haut, excepté Raymond.*

Enfin de sa naissance, etc.

L'HERMITE.

Cet enfant restera près de vous, me dit le duc, en me le confiant, si votre état lui plaît, mais s'il a des inclinations guerrières, gardez-vous de les contrarier.

RAYMOND.

Bon ! je ne serai pas hermite.

(*On entend un bruit de cor.*)

MATHILDE.

Non, mon ami... Qu'entends-je ?... un bruit de cor !

L'HERMITE.

Que peut-il nous annoncer ?

MATHILDE.

Quelles nouvelles ?

RAYMOND, *à la fenêtre.*

Ah ! madame, des courriers de l'armée.

MATHILDE.

Des courriers !

CLAIRE, *à la fenêtre.*

Le sire Montfort est à leur tête.

MATHILDE.

L'ami de mon époux !

RAGONDE, *à la fenêtre.*

Vos écuyers, vos gens, vos vasseaux, tout le monde accourt.

GERTRUDE.

Air : *Cœurs sensibles, etc.*

On le presse, on veut l'entendre...
Mais il vient de ce côté...
Près de vous, il va se rendre...
Il parait bien agité.

MATHILDE.

Ah ! que va-t-il nous apprendre ?
Tour à tour, j'éprouve en moi,
De l'espoir et de l'effroi.

TOUS.

Ah ! que va-t-il nous apprendre, etc.

SCENE XV.

LES MÊMES, ROGER, SIRE DE MONTFORT, *et tout le monde.*

ROGER, *soutenu par deux Ecuyers.*

RÉJOUISSEZ-VOUS, Mathilde, et partagez nos transports, nous sommes débarqués.

MATHILDE, *et tous.*

Est-il vrai ?

Sire DEMONTFORT.

Oui, madame.

ROGER.

J'ai retrouvé mes forces, pour être le premier à venir vous annoncer cette grande nouvelle.

MATHILDE.

O ciel ! je te rends grâces.

ROGER.

Parlez, sire de Montfort.

MATHILDE.

Oui, donnez-nous les détails de cet heureux événement.

Sire DEMONTFORT.

Ah ! madame, vous l'auriez présagé comme moi, si

comme moi, vous aviez pu voir l'impatience de Guillaume et de ses braves compagnons, tant que les vents contraires les ont retenus à Saint-Valery.

MATHILDE.

Guillaume nous l'avait mandé.

Sire DEMONTFORT.

Enfin, arrive le moment désiré.

Air : *Le magistrat irréprochable.*

Le tems est propice, et l'on donne
Le signal de l'embarq ement,
De nos guerriers que rien n'étonne,
Vous connaissez l'empressement :
Pour s'embarquer, ils ont des aîles,
On a peine à les modérer,
Dans les vaisseaux, dans les nacelles,
Tous à la fois, veulent entrer.

ROGER.

Voilà comme ils sont tous.

RAYMOND.

Et je n'étais pas là !

Sire DEMONTFORT.

Air : *Du parlement.*

Les vents ne cessent d'être heureux,
Ils favorisent le voyage.
Et bientôt, au gré de nos vœux,
Nous touchons à l'autre rivage.
Guillaume devance les rangs,
Il s'élance, et tombant par terre,
Vive dieu, nous dit-il, je prends
Possession de l'Angleterre.

ROGER.

Et ce qu'il tient, il le tient bien.

Sire DEMONTFORT.

Même air.

Soudain, et sans plus discourir,
Pressé de voler à la gloire,
Le héros jure de mourir,
Ou de remporter la victoire ;
Puis, sous nos yeux, le même jour,
Il brûle sa flotte et s'écrie :
» Dans vos foyers, plus de retour,
» Soldats, voici votre patrie. «

MATHILDE.

Que de dangers encore Guillaume va courir !

Sire DEMONTFORT.

Il en triomphera, madame, et l'Europe entière doit le désirer.

ROGER.

Oui, mon ami.

Air nouveau de Wicht.

Tous les peuples seront pour nous,
Le même intérêt les anime.
Notre cause est celle de tous,
Tant elle est grande et légitime.
Par son serment qu'il a faussé,
A tous, l'Anglais a fait injure;
C'est venger le ciel offensé,
Que de s'armer contre un parjure.

CHŒUR.

C'est venger le ciel offensé, etc.

MATHILDE.

Je me livre à l'espoir que vous me donnez, et je vais attendre, avec la même impatience, mais avec moins d'inquiétude, le moment de me réunir à mon époux.

Sire DEMONTFORT.

Moi, madame, je n'attends que vos dépêches, pour retourner auprès de Guillaume.

MATHILDE.

Air : *De Fielding.*

Dites lui que lorsqu'avec zèle,
Nos guerriers marchent sur ses pas,
Leurs femmes que l'honneur appelle,
Ici, retracent ses combats.
Dites lui que plein de sa gloire,
Mon cœur l'adore sans retour.
Celui qui fixe la victoire,
Est bien sûr de fixer l'amour.

Toutes les femmes.

Celui qui fixe la victoire, etc.

Sire DEMONTFORT.

Madame, jamais Guillaume n'a douté des sentimens de Mathilde.

RAYMOND.

Sire de Montfort, je pars avec vous.

ROGER.

Comment!

RAYMOND.

Madame, je suis fils de Guillaume....

ROGER.

Que dit-il?

MATHILDE, *à Roger, lui donnant le portrait.*

Voyez!

RAYMOND.

Je n'ai pas encore atteint ma quinzième année, mais

mon cœur me dit que je suis d'âge à combattre sous les yeux de mon père, et rien ne peut m'arrêter.

CLAIRE.

Rien ne peut vous arrêter....

RAYMOND, *à Claire.*

Vous m'aviez dit que vous auriez du plaisir à me broder sur cette tapisserie, je vais m'en rendre digne.

MATHILDE.

Cette noble ardenr m'en est le sûr garant, et d'avance, Raymond, Claire, je vous engage l'un à l'autre.

CLAIRE, RAYMOND.

Madame!

RAYMOND.

La parente de ma souveraine!

MATHILDE.

Ma cousine... (*à Raymond.*) Si Guillaume craignait encore de vous appeler son fils, il ne pourra s'empêcher de vous nommer son cousin.

ROGER.

Viens m'embrasser, mon petit Raymond, je t'avais bien jugé. J'applaudis à ton jeune courage, et je te fais présent de mon cheval de bataille.

RAYMOND.

Je le mènerai comme vous, toujours en avant: adieu, père Antoine, je n'oublierai jamais vos bontés.

L'HERMITE.

Allez, mon enfant: Dieu, la gloire, et votre dame.

RAYMOND.

Bien obligé, mon père, ce sera ma devise.

VAUDEVILLE.

L'HERMITE, *à Raymond.*

Air: *Comme faisaient nos pères.*

Embarquez-vous, jeune Raymond,
Le devoir vous appelle,
Vous lui serez fidèle,
Votre assurance m'en répond.
Nos jeunes braves,
N'ont point d'entraves,
Nos jeunes braves,
Raymond, n'ont point d'entraves.
Animés d'une noble ardeur,
Pleins de courage et de valeur,
Toujours soumis à la voix de l'honneur,
Ils suivent ses banières,
Comme faisaient nos pères.

CHŒUR.

Ils suivent ses banières, etc.

Sire DEMONTFORT.

Chez nos preux, l'amour autrefois
Le cédait à la gloire.
Mais après la victoire,
Soudain, il rentrait dans ses droits,
Près de sa belle,
Tendre ou cruelle;
Près de sa bele,
On revenait fidèle.
Bientôt, au sein d'un doux repos,
En attendant exploits nouveaux,
D'amour, d'hymen, nous suivrons les drapeaux
En joyeux volontaires,
Comme faisaient nos pères.

CHŒUR.

En joyeux volontaires, etc.

ROGER.

Il est des siècles éclatans,
Où l'on voit un grand homme
Que sur tous on renomme,
Tel fut Guillaume dans son tems.
A l'Angleterre
Il fit la guerre;
En Angleterre
Il descendit, prit terre;
C'était en mil soixante et tant.
Nous pourrions bien en voir autant:
Oui, sur les pas de notre conquérant,
Nos braves militaires
Feront comme nos pères.

CHŒUR.

Feront, morbleu, tout ce qu'ont fait nos pères.

MATHILDE, *au Public.*

Il se pourrait qu'incessament,
Dans un plus grand ouvrage,
On retraçât l'image
De ce fameux événement.
Mais dans l'azyle
Du Vaudeville;
Mais dans l'azyle
Du petit Vaudeville,
Nous avons de petits pinceaux
Pour tracer de petits tableaux.
Joyeux et francs, nous fêtons les héros
Dans des chansons legères,
Comme faisaient nos pères.

CHŒUR.

Dans des chansons legères, etc.

FIN.

Archives de la Ville de Bruxelles
Archief van de Stad Brussel

Archives de l'Etat à Bruxelles
Archief van de Staat Brussel